

Alexis Bardini, *Une épiphanie*

Quel secret renferme Alexis Bardini dans son recueil *Une épiphanie*, si ce n'est celui de l'éclosion cachée des mots dans un alphabet fait de « paroles aux ailes battantes » survolant l'espace miraculeux d'une aube naissante émerveillée par la présence de sa bien-aimée ? Suffisant, nous dit le poète amoureux, pour « traverser le jour qui commence » et faire fléchir le poids du temps qui passe : « Tu es dans mon ombre plus présente que moi-même/Et le monde pèse moins dans tes mains ».

C'est justement cette présence dont le poète savoure les parfums et les éclats en étincelles de poudre dorée qui verra les mots se magnifier en poésie dans le creuset brûlant de la bouche de celle qui saura « en faire un poème ». Car, oui, les poèmes d'Alexis Bardini sont ces feux qui consomment les distances et transforment « des énigmes indéchiffrables » déposées par la mer en ce qu'il appelle « un pincement des lèvres/ sur les bords de la nuit ». Métaphore du lien amoureux et du mystère de l'univers réunis dans un questionnement qui fait plus de place au silence qu'à l'incantation, ces poèmes sont aussi ce discret dialogue des regards et des mains touchant timidement « la chemise de la nuit » que revêt la bien-aimée dans un rituel nuptial assisté par les arbres omniprésents et leur « or secret » et accompagné par d'uniques fragrances.

La mer n'est pas loin, elle impose au regard une majesté faite de mouvements et de couleurs, elle s'insinue même dans les pensées

du poète pris au piège de la voix de sa muse qui devient, dit-il, « un filet humide qui m'entoure ». Cette splendeur marine qui ravit les regards et les sens et rappelle « une enfance encore fumante » domine par son attraction hypnotique et sa capacité figurative. « La mer ne parle pas, elle dépose/Des énigmes indéchiffrables » qui, en roulant sur la pierre, se transforment en « une langue inconnue » déposée sur la bouche de son amoureuse. Alexis Bardini nous offre ainsi la recette secrète de son art poétique qui tient en ces mots, comme une confidence d'alchimiste :

« Tu les déposeras

Sur cette bouche que le soir remplit

Et tu les brûleras.

Pour en faire un poème.

Pas d'argent ou de mercure, la poudre dorée qui embrase l'air des soirées, « la fraîcheur insolente » des fleurs bordées sur le manteau des heures ou le safran apporté par la mer suffisent pour déposer dans le creuset évoqué déjà de la poésie, la beauté de cette liaison amoureuse magnifiée par les mots.

« Les heures s'épaississent

Comme un manteau sur tes épaules

Un manteau où tu brodes souriant

La fraîcheur insolente de nos fleurs »

Et pourtant, nous apprend le poète, l'heure qui vient va le contraindre à faire face à la séparation :

« Je dois écrire désormais

Sous la dictée de ton absence »

Plus profond que l'élégie ou la complainte, c'est tout l'univers qui semble s'écrouler, un univers humide qui inonde « le toit de papier » et fait se dilater les mots. « On se noie dans leur encre », nous annonce-t-il. Ce déluge de l'absence de l'être aimé fait taire les mots, mais il arrive même à arracher la mémoire et à faire pâlir

les astres. « À quoi servent donc ses doigts devenus aveugles ? » – se demandera-t-il.

On voit à la fin arriver l'hiver qui épaissit le regard de l'absente et met une césure au discours amoureux. Le dernier poème est un magnifique hymne à cette sublime présence/absence qui ouvre vers tous les rêves et laisse traîner le parfum des espérances :

« La chaise vide qu'est mon cœur
Ton être-loin
Ma poitrine se gonfle
De toutes ces heures qui nous séparent
Le fil aveugle de la mémoire se tend
Tu balayes les songes d'une main lasse
Dans tes cheveux
Et la lumière se raconte
Sur le grain de ta peau »

On arrive enfin à déchiffrer le sens de cette épiphanie qu'Alexis Bardini glisse dans un de ses poèmes pour nous faire comprendre la noble mission qu'il leur confie.

La voici, sous la forme d'un sensible postulat qu'il accorde à sa mission d'écrivain : « Le langage est une éponge qu'on presse en pleurant »

(Alexis Bardini, *Une épiphanie*, Éditions Gallimard, 2021)

Stéphane Barsacq, *Dominique suivi de Épectases de Sollers*

Incroyable et splendide exercice, comme un saut périlleux dans la mémoire littéraire à peine fanée de deux grands noms de la littérature française auquel se livre Stéphane Barsacq dans son dernier livre *Dominique suivi de Épectases de Sollers* (Éd. Le Clos Jouve)!

Incroyable, parce qu'il fallait avoir le courage et l'envie du témoignage, et *splendide*, parce que l'auteur possède l'élégance et l'art rare et noble de se mettre au service de ceux qu'il aime et qui furent ses amis. Cette *solarité* qui rime avec *singularité* accompagne son récit pour dire l'amitié, la complicité, la bienveillance envers ces êtres qu'il admire et auxquels il est lié par d'anciens attachements familiaux ou culturels.

Stéphane Barsacq sait mieux que quiconque illuminer le souvenir de ceux qu'il convoque sur la scène de l'histoire. Le secret ? Il faut avoir eu la chance d'une rencontre, ressentir l'intensité du moment, posséder l'intelligence pour comprendre et goûter à la joie du partage. Il faut croire que ses origines et ses liens familiaux avec le monde de l'art, du théâtre et de la littérature font le reste. Et pourtant, parler de soi-même sans brusquer ou franchir les frontières qui séparent l'émerveillement de la révérence, ce n'est pas chose facile. Cela demande une humilité capable de faire de

la distinction son signe de reconnaissance et de la modestie son étendard. Cela permet de se positionner à la juste hauteur de ses interlocuteurs sans porter de l'ombre à leur splendeur. D'abord, celle de Dominique Rolin, amie de longue date de la famille, et à qui André Barsacq, le grand-père, avait mis en scène *L'Épouvantail*, l'unique pièce de théâtre de l'écrivaine belge.

Êtes-vous heureux, Stéphane ? demandera-t-elle à chaque occasion, comme un bonjour enjoué, élégant, signe d'une gracieuse amitié. Suivent des notes, comme un journal, qui marquent des conversations, des joies et des peines d'un quotidien où l'écriture et le souvenir des temps heureux se mêlent au réel de l'existence avec tout ce qu'elle a d'humain et de merveilleux. Le travail d'écriture de cette infatigable auteure défie le saut dans le nouveau siècle qu'elle redoute tant et pose son empreinte sur sa vision de la vie. *Écrire ? Oui, au fond, je raconte trente ou quarante fois les mêmes scènes, de façon différente* – répond-elle à Stéphane Barsacq. *Tout dépend de l'éclairage. Il y a un centre, qui varie, sans changer, en vertu des projecteurs que je place sur lui.* Et lorsque son interlocuteur insiste sur la poésie de ses phrases, elle réplique avec une modestie enjouée : *« Arrêtez, Stéphane, vous allez me faire pleurer. Personne ne m'a jamais dit ça. Et de conclure : « Les gens n'osent pas parler, ils sont conformistes. »*

N'est-ce pas le mot juste que Dominique Rolin utilise ici ? Le livre de Stéphane Barsacq se veut justement un remède à ce conformisme qui refuse de voir et de dire la vie. *Tout dépend de l'éclairage*, pour reprendre la formule rolinienne. Or, l'éclairage de Stéphane Barsacq trouve la longueur d'onde adaptée d'une humanité juste et belle. Il ajoutera pour couronner son portrait : *Elle était d'une beauté, d'un éclat, d'un charisme rares, et dotée du coup de baguette des fées, d'une extrême intelligence. [...] Elle cultivait le genre vieille dame indigne avec la plus parfaite insolence.* De ces moments passés en sa

compagnie, l'auteur retiendra ce mélange de coquetterie, d'élégance et de tendresse et puis ce conseil tellement merveilleux à en faire sa devise : *il faut se couper de tous les médiocres, de tout ce qui empêche d'être léger et aérien.*

Sollers est présent déjà dans cette première partie du livre à travers l'amour qui le lie à Dominique Rolin. Et puis, il réapparaît pleinement dans la deuxième partie qui lui est entièrement dédiée. Sa devise, glanée chez un sage chinois : *Le bonheur est plus léger qu'une plume : personne pour l'attraper ! Le malheur est plus lourd qu'une pierre : personne pour s'en délester !* Là encore, Stéphane Barsacq s'emploie avec minutie à rendre l'essentiel de l'amitié qui le relie à un homme comme Sollers, dont l'importance capitale dans la littérature est devenue une évidence. Dans *Fragments d'un dialogue*, on a devant nous l'homme amoureux de la musique et de la liberté. *J'aime l'enfance, la liberté*, nous dit-il. *Je ne suis peut-être plus jeune, mais mon enfance ne m'a jamais quitté*, rajoutera-t-il un peu plus loin. Son regard sur la jeunesse d'aujourd'hui est – on s'y attendait – assez tranché. *Je ne la trouve pas assez affranchie, ni subversive.* Pourrait-on se servir de cette affirmation pour tenter d'éclairer les engagements de la vie de Sollers ? Stéphane Barsacq nous explique : *Sollers a joué, il n'a pas gagné, mais qui aura été « sans défaut » au XX^e siècle ? Il est écrit par ailleurs que nous le serons tous, à tour de rôle : pour avoir été trop ceci, pas assez cela, et alternativement, trop chrétien, pas assez chrétien, trop libertaire, pas assez libertaire.*

Pour conclure, cette image d'une sensible fulgurance de Sollers : *Sur le fond, Sollers a été la queue d'une comète d'une civilisation où l'on pouvait postuler simultanément ce qu'il y a de plus haut et de plus bas, comme le lieu d'une expérience du langage, où l'ineffable joue avec l'impur, lui répond, le défait, l'interroge.*

(Stéphane Barsacq, *Dominique suivi de Épectases de Sollers*, Éditions Le Clos Jouve, 2024)